

Politique étrangère grecque: Orientations théoriques et praxis

Stephanos Constantinides*

I. Introduction

Dans un article publié dans cette revue - vol.4, no 1, 1996 - j'ai essayé de présenter l'évolution de la discipline des relations internationales en Grèce et son influence sur la politique extérieure du pays. J'ai essayé de démontrer l'existence d'une relation dialectique entre la théorie et la praxis, entre les politiciens et les membres de la communauté académique dans la formulation de la politique extérieure grecque.

Même si le travail théorique dans ce domaine est dans un état embryonnaire, il est possible d'essayer de faire ressortir quelques traits essentiels de la discipline et lier son orientation théorique avec des applications pratiques. Ces dernières années, en particulier, il est possible de procéder à une telle analyse puisque nous assistons à une confrontation d'approches théoriques opposées et à des alliances entre hommes politiques et membres de la communauté académique.

En écrivant l'article publié il y a un an, je voulais d'abord résumer le débat théorique dans ce domaine entre les universitaires et intellectuels grecs et ensuite essayer d'en ouvrir un nouveau. J'avais remarqué que les discussions se déroulaient dans les quotidiens et les magazines plutôt que dans les revues académiques. J'espérai qu'un débat académique contribuerait au développement de la discipline en Grèce.

L'article a été bien accueilli. La discipline des relations internationales est relativement nouvelle en Grèce - introduite essentiellement après 1974 - et les membres de la communauté académique, après plusieurs années d'effort et leurs derniers débats plutôt "sauvages", sont maintenant assez matures pour des échanges d'une nature académique.

Bien sûr ils n'étaient pas toujours d'accord avec la façon avec laquelle j'ai présenté leurs points de vue; toutefois j'ai travaillé de bonne foi et je suppose qu'ils le reconnaissent. C'est pour cette raison qu'ils ont accepté de collaborer dans cette édition spéciale des *Études helléniques/Hellenic Studies* et de présenter une juste image de leur discipline.

* Université du Québec à Montréal

Van Coufoudakis, un éminent universitaire grec-américain a accepté d'être le co-éditeur de ce numéro spécial. Il présentera dans un chapitre-conclusion, les orientations spécifiques des articles publiés dans ce numéro, puis il présentera quelques idées de son cru sur la politique étrangère grecque.

J'essaierai pour ma part de présenter un cadre théorique de la discipline des relations internationales en Grèce, en me référant à son évolution et finalement, je discuterai de ce qui s'y passe en ce moment.

II. Le débat actuel

Le débat actuel dans le domaine des relations internationales en Grèce est trouble. Les principaux problèmes résident dans le sous-développement de la théorie et dans la tendance à considérer les idéologies politiques comme les axes théoriques de la discipline. Bien sûr, je suis conscient de l'absence d'une théorie pure; d'une façon ou d'une autre, l'idéologie est présente au cœur de toute théorie. Mais l'idéologie est en premier lieu une force au sein de l'arène politique qui demande notre approbation et foi entière; la théorie est un outil scientifique et doit donc être vérifiée sur le terrain - dans notre cas, la confronter avec la praxis.

Il serait illusoire cependant de considérer le présent débat comme étant seulement de nature politique et idéologique. Les universitaires grecs, spécialistes des études internationales - au moins un certain nombre d'entre eux - ont essayé pendant toutes ces années de transposer dans leur discipline des éléments théoriques développés à l'extérieur de la Grèce. Leur contribution propre au développement de la théorie est cependant pauvre et très limitée. Malheureusement, le présent débat théorique n'est pas élargi et enrichi par des éléments propres à la réalité grecque. Situation paradoxale, dans un pays qui a produit Thucydide, le père et le premier théoricien des relations internationales.

En effet, pour des raisons politiques ², les sciences sociales n'ont jamais figuré au premier plan des préoccupations de la société grecque, à tout le moins avant 1974. Ce fait explique la situation présente et aussi pourquoi la discipline des relations internationales accuse un retard de plus d'un demi-siècle sur les États-Unis et d'une génération sur les pays d'Europe occidentale.

Dans ces circonstances, le nouveau domaine d'études s'est inévitablement développé dans des conditions de confusion théorique, qui plus est avec un mélange d'éléments théoriques et idéologiques. Les spécialistes de la nouvelle discipline provenaient de différents milieux, avaient étudié ou enseigné à l'étranger. Ils ont apporté en Grèce un bagage d'expérience de ces pays. De plus, leurs parcours académiques différents: certains

étudièrent le droit, d'autres l'histoire ou l'économie. Comme il n'y avait pas de tradition grecque des relations internationales en tant que discipline, ils ont essayé d'en ériger une, chaque spécialiste contribuant à raison de son expérience et de la tradition étrangère à laquelle il avait été exposé.

Ainsi, deux orientations fondamentales ont cherché à influencer l'établissement d'une tradition hellénique dans la discipline des relations internationales. La première orientation, anglo-saxonne, tire ses origines principalement des États-Unis. La seconde, européenne, fut importée pour l'essentiel de France et d'Allemagne. A ces deux influences principales, on doit ajouter l'influence de la diaspora. Les spécialistes d'origine grecque de l'étranger entretenaient de fructueux échanges avec leurs collègues de la métropole et jouèrent de ce fait un rôle important dans l'établissement de la discipline en Grèce.

Les traits théoriques dans chacune des orientations précédemment citées sont nombreux mais plus souvent qu'autrement flous. On peut les diviser cependant en deux courants: le premier courant est lié aux approches théoriques internationales; le second, avec les réalités "idéologico-politiques" du pays³. Ces courants sont les plus importants au sein du présent débat. On peut procéder avec l'hypothèse de la primauté de l'idéologie politique ou au contraire avec la primauté de la théorie. Cependant, dans le débat actuel, un tel choix présente peu d'intérêt. Le chercheur sera plus efficace s'il analyse chaque situation particulière dans le but de comprendre l'influence soit de l'idéologie, soit de la théorie comme outil d'explication ou même comme instrument pouvant guider les politiciens.

Cependant, vu l'état actuel du développement de la théorie des relations internationales en Grèce, il ne fait aucun doute que l'outil d'idéologie politique a préséance sur l'outil théorique dans un nombre considérable d'études sur la politique étrangère grecque. Aussi, il ne fait aucun doute que les intérêts corporatifs jouent un rôle important dans le débat actuel, même camouflés par des considérations idéologiques ou politiques.

En fin de compte, on ne peut procéder qu'étape par étape et éliminer - autant que possible - ce qui n'est pas 'scientifique' dans ce débat. Je dois souligner tout de même qu'une confrontation idéologique d'un certain niveau n'est pas inutile dans le développement en cours de l'étude de la politique étrangère grecque. On doit aussi se rappeler qu'un nombre de spécialistes des sciences sociales conteste la possibilité même d'une étude 'scientifique' des phénomènes sociaux, considérant que toute étude dans ce domaine est forcément de nature idéologique. On pourrait argumenter ainsi que «toute analyse scientifique, si elle est bonne, est par définition, que le sociologue le veuille ou non, en même temps, une étude idéologique»⁴.

L'approche scientifique dans le domaine des sciences sociales - qui est aussi applicable au domaine des études internationales - se fonde essentiellement:

a) Sur un effort de distinction entre les valeurs, les jugements moraux ou partisans et la vision clinique de la réalité.

b) Sur l'utilisation de méthodes et de techniques d'enquête communes à toutes les sciences sociales et acceptées par les chercheurs du même domaine.

c) Sur un effort de systématisation des connaissances, en proposant quelques modèles théoriques généraux d'analyse dans la recherche de lois uniformes - ou au moins de quelques constances - gouvernant les phénomènes sociaux.

Je suis bien sûr conscient de la difficulté accompagnant l'application d'une telle approche en Grèce. En fait, même dans les pays où les sciences sociales sont plus développées, la difficulté d'appliquer une telle approche existe toujours. Comme l'a souligné Raymond Aron:

«...les sociologues sont toujours partiels, ils étudient une partie de la réalité en prétendant étudier le tout. Ils ont tendance à remarquer surtout les beaux côtés des sociétés qu'ils préfèrent et les côtés sombres des sociétés auxquelles ne vont pas leurs sympathies. Le sociologue devient politique, même sans le vouloir, non pas en exprimant de temps en temps un jugement de valeur, mais en se laissant aller au péché majeur du politicien, et hélas aussi du savant, qui est de voir ce que l'on a envie de voir.»⁵

Afin de clarifier la situation, je pense, que dans le débat en cours sur les études internationales en Grèce, trois thèmes spécifiques doivent être pris en considération :

A. L'influence des modèles 'idéologico-politiques' grecs.

B. L'influence des différentes écoles de pensée concernant les relations internationales.

C. La présente situation politique du pays et spécialement le poids des relations gréco-turques.

A. L'influence des modèles "idéologico-politiques" grecs

Même avant l'indépendance (1830), il y a eu, en Grèce, deux courants idéologico-politiques fondamentaux, qui ont exercé une influence importante dans la vision qu'ont les Grecs, de la situation de leur pays dans le monde.

Le premier courant, apparu après le siècle des Lumières maintient que la Grèce appartient à l'Europe occidentale. Adamantios Koraes (1748-1833),

une figure intellectuelle notable du siècle des Lumières grec, qui vécut presque toute sa vie en Europe occidentale (Amsterdam, Montpellier et Paris), est une éminente figure de proue de ce courant. Il travailla à la transmission des notions occidentales de l'État, de la nationalité et de la rationalité aux Grecs. Il considérait les Grecs modernes comme les descendants légitimes des Grecs anciens et les héritiers de la culture grecque classique, reléguant Byzance à une période médiévale.

Le second courant considère que la Grèce appartient à l'Orient, et que les racines du néohellénisme se trouvent à Byzance. Conséquemment, la Grèce se doit de résister à l'influence occidentale.

Ces modèles Est-Ouest constituent autant de références idéologiques et politiques, mais ce sont des « constructions largement imaginaires »⁶. Les universitaires et les intellectuels qui adhèrent à cette orientation sont convaincus que leur pays n'a pas à imiter d'autres cultures et que l'hellénisme doit se fonder sur ses propres racines en rejetant les idées de l'Occident. Au début du XX^{ème} siècle, lorsqu'Eleftherios Venizelos, l'éminent représentant de la bourgeoisie grecque, réussit une sorte d'européanisation de l'État, d'autres cherchaient « un esprit de mission en Orient », en concevant même « l'idéologie d'un État multinational en Orient » comprenant Grecs et Turcs⁷. Comme un historien l'a remarqué, « étrangement, il fallut un fonctionnaire public (Ion Dragoumis) et un officier des forces armées grecques (Athanasios Souliotis) pour formuler la critique la plus systématique contre l'État et proposer une alternative viable ». Pendant qu'Eleftherios Venizelos réformait l'État grec et le dirigeait vers une européanisation, Dragoumis et Souliotis proposaient l'alternative de « l'État multinational gréco-turc en Orient »⁸.

L'idée n'est guère nouvelle. Elle nous renvoie à l'Empire ottoman, quand le patriarcat de Constantinople et les élites grecques faisaient d'une certaine façon, partie intégrante de l'administration ottomane. Même à Byzance, l'Église et une partie des élites ont résisté aux efforts du pape et de l'Occident latin, d'instaurer leur domination spirituelle et dogmatique sur les orthodoxes grecs. Au contraire, sous l'Empire ottoman, l'Église orthodoxe grecque de Constantinople devint une véritable puissance politique, pour tous les Orthodoxes résidant au sein de l'Empire.

Le modèle Est-Ouest présente une nouvelle dimension au XVIII^{ème} siècle, lorsque la diaspora grecque, composée d'éléments bourgeois et intellectuels, principalement en Europe occidentale et centrale, influencés par le siècle des Lumières et la Révolution française, commencèrent à travailler sur la construction de l'État-nation grec, préparant ainsi la guerre d'indépendance. Les idéaux du libéralisme économique et idéologico-

politique et le siècle des Lumières allaient constituer l'arme contre les éléments conservateurs de l'intérieur, comme les notables terriens et l'administration ecclésiastique. L'Église défendait les valeurs traditionnelles et plus généralement «le *statu quo* tel qu'il existait dans le cadre de l'Empire ottoman»⁹. Comme il a été mentionné précédemment, on peut remonter encore plus loin afin de trouver les racines de ce modèle, au temps du Schisme (1054) entre l'Église orthodoxe orientale de Constantinople et l'Église catholique de Rome. L'attitude anti-européenne des orthodoxes grecs a aussi été influencée par le pillage de Constantinople et des régions adjacentes par les «croisés» en 1204¹⁰.

Cependant, il serait erroné de considérer que les modèles en question dans ce conflit soient clairs. Comme un universitaire l'a noté, «la réalité est toujours plus complexe et moins nettement définie que de tels modèles suggèrent».¹¹

Ce conflit était supposément chose du passé, lorsque la Grèce devint membre de l'Union européenne en 1981. Néanmoins, il demeure toujours un fort groupe d'intellectuels et autres connus sous le nom de neo-orthodoxes, qui continuent d'exprimer cette position anti-occidentale fondée sur une vision romantique: «communautés organiques», «anti-rationalisme», un retour aux racines, au paradis perdu des valeurs traditionnelles, etc. Comme Thanos Veremis l'a souligné, cette vision romantique de la vie communautaire sous les Ottomans survit encore aujourd'hui et est présentée comme modèle concurrent à celui de l'État-nation, considéré comme un produit «occidental» étranger à la culture et aux valeurs de l'hellénisme. Veremis fait d'ailleurs remarquer que «le mythe entourant la vie communautaire a été remis en question par le travail d'historiens présentant les communautés comme une composante fonctionnelle intégrante du système de taxation ottoman plutôt qu'un produit de volonté nationale».¹²

Même le poète Odysseas Elytis, prix Nobel 1979, a insisté sur l'importance de la tradition, inquiet qu'il était à propos de l'identité grecque, et, considérant que l'Occident fut toujours hostile à la nation grecque. Elytis, faisant aussi référence au Schisme et aux Croisades, déclara: «L'Occident a toujours essayé de nous mettre au pas. Et aujourd'hui, il l'a réussi. Dorénavant, on doit marcher avec un pied dans la Communauté européenne et l'autre au sein de l'OTAN».¹³

A cette vision traditionaliste, les «Européanistes» opposent les modèles modernistes tout en essayant de les insérer dans un cadre européen, comme des éléments renforçant l'identité ethnoculturelle grecque.

D'autre part, le nationalisme est un courant fort important qui influence la formulation de la politique extérieure grecque. Le nationalisme coïncide peut-être sur certains points avec la vision néo-orthodoxe mais il ne rejette point - à tout le moins ses composantes les plus importantes - l'orientation européenne.

Rappelons-nous que le nationalisme grec fut initialement le produit de l'influence occidentale. Le nationalisme façonna l'identité grecque en favorisant l'établissement de l'État-nation grec *vis-à-vis* l'identité culturelle avancée par l'Église et ses alliés qui préféraient le cadre de l'Empire ottoman ¹⁴.

La question qu'il faut se poser à ce stade-ci est la suivante: comment les orientations 'idéologico-politiques' peuvent-elles être combinées avec les différentes écoles de pensée des relations internationales provenant de l'étranger, dans le but de dépister les tendances théoriques que les universitaires utilisent? De nos jours, on pourrait se questionner sur l'influence réelle de ces modèles.

Sans aucun doute, en étudiant ce qui se passe dans le débat actuel, on peut se permettre de relier les éléments de ces modèles avec les orientations théoriques provenant de l'étranger. La difficulté apparaît cependant lorsqu'on essaie de lier clairement ces modèles à l'une ou l'autre des théories, à l'une ou l'autre des écoles de pensée des relations internationales. Particulièrement lorsqu'on sait que ces écoles demeurent dans un état de formation dans le cas de la Grèce.

B. L'influence des différentes écoles de pensée en ce qui concerne les relations internationales

Je considère qu'il y a deux écoles de pensée majeures dans l'étude des relations internationales en Grèce: l'approche réaliste et l'approche du transnationalisme-interdépendance¹⁵. L'école du marxisme-dépendance qui a joué un rôle significatif jusqu' à la fin des années 80 est une école marginale tandis que d'autres paradigmes (ex. féminisme, paradigmes environnementaux, etc.) demeurent aussi marginaux. Des courants importants comme le néo-réalisme ou bien le réalisme structurel ne sont pas non plus très connus. Même si nous considérons que les deux écoles majeures mentionnées - le réalisme et le transnationalisme - sont mal assimilées avec les réalités grecques et que les universitaires grecs ne sont pas toujours capables d'articuler un discours théorique, on ne peut nier une certaine influence de ces écoles dans l'étude des relations internationales et celle de la politique étrangère grecque.

Par ailleurs, aucun de ces deux modèles 'idéologico-politiques' fondamentaux présentés plus-haut peut être identifié avec l'une ou l'autre de ces

écoles des relations internationales. Identifier par exemple les réalistes comme 'anti-Européanistes' et 'nationalistes' est oublier que le nationalisme grec tire ses origines de l'époque des Lumières et est le produit de l'Europe et de l'influence occidentale. Identifier les transnationalistes comme les opposants de l'État national et les fervents supporteurs de l'Europe, c'est les affilier à l'idéologie d'un État multinational, développé, fait étrange par ceux-là mêmes qui étaient opposés à l'Occident et l'Europe et qui considèrent Byzance et même l'Empire ottoman comme un modèle pour l'hellénisme.

Par conséquent on doit demeurer conscient de la manipulation de ces modèles et se souvenir de ce qui a été mentionné plus-haut, à savoir, que «la réalité est toujours plus complexe et moins nettement définie que de tels modèles suggèrent»¹⁶.

C. La présente situation politique en Grèce

Au-delà des théories et des idéologies politiques, on doit considérer la réalité politique de la Grèce. La Grèce a un problème majeur de sécurité, faisant face à un défi constant de la part de son voisin oriental, la Turquie. Dès lors, toute discussion sur le domaine des relations internationales et sur la formulation de la politique étrangère grecque doit prendre cette réalité en considération.

Ces écoles de pensée opposées mentionnées plus haut ne sont pas toujours convaincantes. Malheureusement, l'usage d'épithètes afin d'attaquer l' 'ennemi' n'a rien à voir avec un débat sérieux entre universitaires. Cette confrontation n'en est pas toujours une d'arguments théoriques ou même 'idéologico-politiques' mais plutôt celle de politicailles et de disputes personnelles, avec comme résultat une sorte de simplification de la réalité, menant finalement à une bipolarité manichéenne.

Sans exclure quelques remarques abrasives dans un tel débat, concernant la sécurité du pays, on s'attendrait malgré tout à un échange académique de points de vue avec une référence explicite à la théorie et aux paradigmes afin de soutenir les arguments avancés par chaque partie.

Au contraire, l'usage de quelques termes aux lourds sous-entendus et significations politiques, relié à l'histoire du pays, ne facilite pas un débat ouvert et sérieux.

On considère que des arguments valides ont été avancés dans le débat concernant la situation particulière du pays dans le domaine de la sécurité. Les responsables politiques peuvent tirer profit d'un tel débat s'ils réussissent à s'en distancer. Ce qui n'est pas toujours le cas puisque les politiciens sont identifiés à l'une ou l'autre des écoles de pensée.

En conclusion, aussi longtemps que le pays continue à affronter un problème de sécurité, ledit problème demeurera un facteur important, déterminant, de la nature du débat mentionné plus haut.

III. L'influence du débat en cours sur la formulation de la politique étrangère grecque

D'une part, il est clair, qu'il y a une relation dialectique entre les paradigmes théoriques et les modèles 'idéologico-politiques' grecs. Mais une relation ne signifie pas pour autant une identification complète de l'un ou l'autre de ces modèles à l'un ou l'autre de ces paradigmes.

D'autre part, on assume qu'il y a une relation dialectique entre le débat en cours et la praxis de la politique étrangère grecque. Les visions théoriques et idéologiques dans ce débat exercent leur influence dans l'application de la politique étrangère grecque. Dans certains cas, cependant, on n'est pas sûr si ce sont les visions théoriques et idéologiques qui mènent à la praxis, ou si c'est la praxis qui produit les orientations théoriques et idéologiques.

Alors que nous entrons dans une ère nouvelle de transition du système international, les universitaires grecs doivent clarifier leurs objectifs, adapter les modèles théoriques à la réalité grecque et lier la théorie à la praxis. Le processus décisionnel dans ce domaine est quelque peu suranné, mais sans aucun doute, cela suit un comportement dialectique. Bien sûr, le processus décisionnel est influencé par plusieurs facteurs, tels les valeurs culturelles et les coutumes, la réalité économique, le pouvoir politique et les médias.

Si on analyse l'impact de la théorie et des idéologies durant la période post-dictatoriale de la politique étrangère grecque (1974-1998) en nous fondant sur les développements précédents on remarquera la présence d'une telle influence dans le processus décisionnel. Mais il est clair aussi que durant cette période les modèles théoriques étaient peu développés et dépourvus de lignes définies.

Durant la période de Constatin Caramanlis (1974-1980), le gouvernement de droite connut différentes influences et reçut différentes sortes de pressions dans la formulation de sa politique étrangère. Ces influences et ces pressions provenaient de modèles théoriques et idéologiques aussi divers que le transnationalisme, la dépendance, le nationalisme, etc.

Durant la période d'Andréas Papandréou (1981-1989) le cadre théorique s'appuyant sur l'école de la dépendance fut très présent mais l'orientation théorique réaliste gagna aussi du terrain.

On doit toutefois procéder avec prudence car rien n'est si limpide. Il est facile par exemple, en se fondant sur les apparences de considérer la période de Caramanlis sous l'influence transnationaliste et la période Papandréou sous l'influence de la théorie de dépendance. Mais la réalité demeure toujours plus complexe et on ne doit pas prendre les apparences pour la réalité. Par exemple, on ne peut expliquer le départ de la Grèce de l'OTAN par Caramanlis en termes du modèle transnationaliste ou le sommet de Davos entre Papandréou et le premier ministre turc Turgut Ozal en termes du modèle de dépendance.

Le retour de la droite au pouvoir, avec le premier ministre Constantin Mitsotakis (1990-1993) mais aussi les bouleversements du système international, changèrent le cadre théorique de la politique étrangère grecque. Cette fois, c'est le modèle du transnationalisme - interdépendance qui gagna du terrain.

Cependant, le nationalisme demeura un obstacle à une telle orientation; on se souviendra particulièrement, de l'exaspération suscitée par la question macédonienne. Le premier ministre Mitsotakis fut incapable d'imposer sa vision, même sur son ministre des affaires étrangères, Antonis Samaras, un nationaliste convaincu.

La nouvelle période du PASOK avec Papandréou comme premier ministre (1993-1996) en est une de contradiction entre un discours obéissant davantage au modèle du réalisme et de l'école de dépendance et un nombre d'actions obéissant davantage à la logique de l'interdépendance.

Il semble à première vue, qu'avec Constantinos Simitis au poste de premier ministre (1996), le paradigme transnationaliste-interdépendance ait gagné du terrain. Mais la crise d'Imia força Simitis et son gouvernement à user de prudence dans l'orientation de la politique étrangère grecque. Même si Simitis est un technocrate transnationaliste convaincu, sa responsabilité pour la sécurité du pays - face à la Turquie - le força à donner son aval à l'achat de nouveaux équipements pour l'armée en vue de restaurer l'équilibre entre les deux pays. Encore là, la réalité est plus complexe que les limpides modèles théoriques ou idéologiques.

Entretemps, le débat sur la formulation de la politique étrangère grecque parmi les universitaires, les journalistes et les politiciens continue. Au tournant du millénaire, il est permis d'espérer que ces discussions faciliteront un débat ouvert et sérieux.

IV. Conclusion

En conclusion, on peut tirer des remarques positives et négatives de tout ce qui a été développé précédemment.

Examinons d'abord le côté positif: la discipline des relations internationales jouit d'une popularité accrue durant cette période. Des programmes existent dans les universités, la recherche a lieu au sein d'instituts et de centres spécialisés, des livres et des articles sont publiés. Il y a ainsi un intérêt accru pour le domaine des études internationales comme le démontre le débat en cours.

Du côté négatif, bien sûr, une certaine confusion existe dans le présent débat: le fait que le débat dégénère en politocaileries et disputes personnelles. La simplification de la réalité complexe au nom des théories et des idéologies accentue l'aspect négatif de la situation.

Ce volume présente une image pluraliste de ce qui se passe dans le domaine des relations internationales en Grèce avec l'espoir que le débat continuera à un niveau académique et aidera au développement de la discipline en Grèce.

Laissez-moi conclure avec le poète Alexandrin, Constantin Cavafy:

C'est certain, dans la Colonie, bien des choses laissent à désirer, hélas;

mais y a-t-il rien d'humain sans défaut ?

Et finalement, eh bien, nous avançons.

NOTES

1. Stephanos Constantinides, "Greek Foreign Policy: Theoretical Orientations and Praxis", *Études helléniques/Hellenic Studies*, Vol. 4, No.1, Spring 1996, pp. 43-61.

2. Comme il a été signalé dans le journal académique *Études helléniques/Hellenic Studies*, vol.3, no 1, automne 1994 (note de la rédaction, p. 5) "La recherche dans le domaine des sciences sociales n'a jamais connu de développement sérieux en Grèce... Il y a plusieurs raisons qui expliquent ce phénomène, mais l'explication principale réside dans le fait que les élites conservatrices qui sont depuis l'indépendance aux commandes de la société grecque ont toujours banni les sciences sociales, les considérant comme subversives. Ce n'est pas un hasard s'il n'existe pas au sein des universités grecques de département ou de faculté de sociologie, de psychologie ou d'éducation, alors que même en histoire et en science politique les recherches ont été et restent toujours très limitées". Ce point de vue a été présenté pour la première fois en 1983 dans le premier numéro du journal. Dans l'édition de 1994, on remarquait : "... nous pouvons répéter ce que nous avons écrit en 1983 avec quelques légères modifications. Il est en effet vrai que depuis on remarque un certain progrès dans un nombre de secteurs de recherche et d'études tels la sociologie, la psychologie, l'éducation et la science politique. Il y a actuellement une ouverture pour ces secteurs dans les universités grecques. Quelques institutions de

recherche ont aussi fait leur apparition depuis 1983. Néanmoins, la situation reste précaire et la Grèce tire de l'arrière dans tous ces domaines en comparaison avec les autres pays de l'Europe occidentale".

Voir aussi **Koinonikes kai Politikes Dynamis stin Ellada (Forces sociales et politiques en Grèce)**, Société hellénique de science politique, Athènes, Editions Exantas, 1977 (en grec)

3. Stephanos Constantinides, *op. cit.*

4. Henri Mendras, **Eléments de sociologie**, Paris, Armand Colin, Coll. U, 1975, p. 233

5. Raymond Aron, **Dix-huit leçons sur la société industrielle**, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1970, p.30 .

6. Argyris Fatouros, "Greece's Integration in the European Community", in Harry Psomiades and Stavros Thomadakis, **Greece, The New Europe and the Changing International Order**. New-York, Pella Publishing Company, 1993, p.24.

7. Thanos Veremis, "From the National State to the Stateless Nation 1821-1910", in Martin Blinkhorn and Thanos Veremis, **Modern Greece: Nationalism and Nationality**, Athens, ELIAMEP, 1990, p.17 .

8. Thanos Veremis, *op. cit.* p.17 . Voir aussi Dimitri Kitsikis, **Istoria tis Othomanikis Aftokratorias (Histoire de l'Empire ottoman)**, Athènes, Estia, 1985, p.85 (en Grec).

9. Argyris Fatouros, *op. cit.*, p.25, Constantinos Dimaras, **A History of Modern Greek Literature**, Albany, Edition du même ouvrage (en grec), Athènes, 1975, pp. 152-156 .

10. John Cambell and Philip Sherrard, **Modern Greece**, New-York, Washington, Frederick A. Praeger Publishers, 1968, p.33 .

11. Argyris Fatouros, *op. cit.*, p. 25 .

12. Thanos Veremis, *op. cit.*, p. 25 .

13. Entrevue avec Odysseas Elytis dans l'hebdomadaire grec **To Vima**, décembre 1978, cité dans le mensuel **Diavazo** (Athènes), avril 1996, p. 74 .

14. Argyris Fatouros, *op. cit.*, p. 25, Constantinos Dimaras, *op. cit.*, pp. 143-152 .

15. Stephanos Constantinides, *op. cit.*, pp. 52-53 .

16. Argyris Fatouros, *op. cit.*, p. 25 .